

pour servir une bouteille de vin entamée. Puis ce geste commun lancé par notre groupe, sur lequel certain.es habitant.es nous suivent finalement après avoir refusé de premières invitations. Nous brisons le jeûne, en même temps qu'une certaine retenue qui nous séparait. Quelque chose en éclat, la lésion comme une liaison en devenir. Dès lors, nos mains se livrent à un véritable ballet où s'échangent soupe, thé et vin. Timidement, certaines voix ruissellent elles aussi, ce qui reste tout de même un rude exercice pour certaines mélodies qui ne trouvent place dans les grandes conversations. Comme une partie de nos hôtes, je ne participe pas à l'échange avec mes mots, à ce format "question/réponse" avec lequel je ne suis pas à l'aise ; j'espère la polyphonie des moments en petit comité. Je suis davantage attentif à l'agencement du vaisseau ; densité sensorielle et perceptive qui m'amène loin des murs blancs et des néons qui fatiguent mes yeux encore étourdis par mes premiers pas parisiens. Va et vient ; retour dans la conversation. J'écoute des habitant.es présenter ce projet de centre d'étude et de recherche, parler de leur rapport avec les flics, celui avec l'EDF. Puis une question sur l'argent posée par notre groupe, qui fâche un habitant et son grand manteau. Mon attention bascule sur l'étage creusé dans la toiture du bâtiment, un dortoir par lequel on accède avec une échelle. Le moment du repas fini, nous nous préparons à visiter le site, guidé.es par quatre de ses habitant.es.

Premier pied. Le second, impatient. La pluie qui résonne toujours dans ma capuche ; en dessous mes yeux, qui se posent dans la terre boueuse – eux aussi. Le départ sonne la recomposition de nos champs. En mouve-

ment dans cet espace étrange et inconnu, prêt.es à rencontrer ce qui l'habite par nos trajectoires oscillantes. Certain.es se croisent, discutent, au rythme de la marche et de son déséquilibre sans cesse rattrapé. Et germent alors d'autres mélodies venant rejoindre le chant des oiseaux. Premier arrêt dans un bâtiment en cours de rénovation que les habitant.es choisissent de nous montrer : "le Wagon", dortoir dans lequel seront hébergé.es les passager.es du lieu. Celui-ci est traversé par un long couloir, lequel donne accès à de petites pièces séparées. Les vitres ont été posées peu de temps avant notre venue lors d'un chantier collectif. Puis nous poursuivons notre chemin, à la rencontre d'un homme, mari d'une de nos hôtes, qui a accepté de nous recevoir suite à l'appel téléphonique d'un des habitants. Nous restons autour de la cabane qu'il est en train de construire et échangeons en anglais. Cet habitat léger et en construction trace une certaine différence dans le bâti rencontré. Passage également dans un endroit où les tags grouillent sur les murs, accompagnés des traces des nombreuses teufs qui s'y sont déroulées. C'est une ancienne cantine dont la cuisine sert de réceptacle à une maquette du site. Un autel mis en lumière par les couleurs vives que permet l'ouverture du bâtiment sur l'extérieur.

Visite également d'un bâtiment en cours de rénovation : la future bibliothèque du lieu, habitée par son gardien. Au rez-de-chaussée comme à l'étage, des vitres récupérées ont été fraîchement posées – difficilement comme en témoigne l'une d'elles, fissurée. Passage également par l'observatoire que j'avais remarqué à notre arrivée. C'est ici que vivent deux habitant.es ; un endroit qui



sert également d'accueil pour celles et ceux qui s'aventureraient sur le site. A l'intérieur, une grande pièce dans laquelle cohabitent une chienne et sa portée, âgée probablement d'un jour, un piano et de nombreux livres qui viennent doubler les murs.

La pluie accompagnant notre visite, nous finissons par nous abriter dans un bâtiment près du lac, "la CAB", un espace collectif duquel se dégage une certaine chaleur. Débarrassé.es de nos vêtements de pluie et de nos chaussures humides, nous nous redisons en cercle. Chacun.es a une position singulière : en tailleurs sur un matelas, jambes croisées dans un fauteuil, enveloppé dans une couverture. Nous retournons à quelque

chose d'assez formel, comme figé.es par la disposition et par le sujet : nous devons à tour de rôle présenter nos projets de recherche, sous l'œil de Geneviève et Barbara qui encadrent beaucoup d'entre nous. Je remarque alors une certaine retenue, à laquelle s'ajoute certainement ce décalage qu'est de clore notre passage en se présentant ainsi. Au moment de partir, je prolonge la discussion avec un habitant avec lequel nous échangeons nos coordonnées afin de se rencontrer sur Paris, où cet ancien étudiant de l'EHESS habite également. Puis il faut rejoindre le reste du groupe qui contemple le lac, avant de regagner la voiture pour le départ.

*Après avoir festoyé près d'un lac avec le peuple carnaval, je rentre tardivement au Chammet avec les habitant.es que j'avais accompagné.es. Je file à pied dans la nuit afin de rejoindre le Wagon. Dans ma chambre, couché sur la banquette, j'écoute une cassette avec un vieux lecteur trouvé dans le bâtiment. Enveloppé dans deux pantalons, plusieurs pulls et mon sac de couchage, il est tard, et sans électricité, je vois noir.*

